Le Saint-Siège

LETTRE APOSTOLIQUE

DESIDERIO DESIDERAVI

DU SAINT-PÈRE
FRANÇOIS

AUX ÉVÊQUES, PRÊTRES ET DIACRES,
AUX PERSONNES CONSACRÉES
ET AUX FIDÈLES LAÏCS

SUR LA FORMATION LITURGIQUE
DU PEUPLE DE DIEU

Desiderio desideravi
hoc Pascha manducare vobiscum,
antequam patiar. (Lc 22,15)

1. Très chers frères et sœurs,

par cette lettre, je désire vous rejoindre tous – après avoir déjà écrit uniquement aux évêques après la publication du Motu Proprio *Traditionis custodes* – et je vous écris pour partager avec vous quelques réflexions sur la liturgie, dimension fondamentale pour la vie de l'Église. Le sujet est vaste et mérite d'être examiné attentivement sous tous ses aspects. Toutefois, dans cette lettre, je n'ai pas l'intention de traiter la question de manière exhaustive. Je souhaite plutôt offrir quelques pistes de réflexion qui puissent aider à la contemplation de la beauté et de la vérité de la célébration chrétienne.

La Liturgie : « l'aujourd'hui » de l'histoire du salut

2. *« J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous avant de souffrir ! »* (Lc 22,15)
Ces paroles de Jésus par lesquelles s'ouvre le récit de la Dernière Cène sont la fente par laquelle

nous est donnée la surprenante possibilité de percevoir la profondeur de l'amour des Personnes de la Sainte Trinité pour nous.

3. Pierre et Jean avaient été envoyés pour faire les préparatifs nécessaires pour manger la Pâque. Mais, à y regarder de plus près, toute la création, toute l'histoire – qui allait finalement se révéler comme l'histoire du salut – est une grande préparation à ce repas. Pierre et les autres se tiennent à cette table, inconscients et pourtant nécessaires : tout don, pour être tel, doit avoir quelqu'un disposé à le recevoir. Dans ce cas, la disproportion entre l'immensité du don et la petitesse du destinataire est infinie et ne peut manquer de nous surprendre. Néanmoins, par la miséricorde du Seigneur, le don est confié aux apôtres afin qu'il soit apporté à tout homme et à toute femme.

4. Personne n'avait gagné sa place à ce repas. Tout le monde a été invité. Ou plutôt, tous ont été attirés par le désir ardent que Jésus avait de manger cette Pâque avec eux : Il sait qu'il est l'Agneau de ce repas de Pâque, il sait qu'il est la Pâque. C'est la nouveauté absolue de ce repas, la seule vraie nouveauté de l'histoire, qui rend ce repas unique et, pour cette raison, ultime, non reproductible : « la Dernière Cène ». Cependant, son désir infini de rétablir cette communion avec nous, qui était et reste son projet initial, ne sera pas satisfait tant que tout homme, de toute tribu, langue, peuple et nation (Ap 5,9) n'aura pas mangé son Corps et bu son Sang. C'est pourquoi ce même repas sera rendu présent, jusqu'à son retour, dans la célébration de l'Eucharistie.

5. Le monde ne le sait pas encore, mais tous sont *invités au repas des noces de l'Agneau* (Ap 19, 9). Pour être admis au festin, il suffit de porter l'habit nuptial de la foi, qui vient de l'écoute de sa Parole (cf. Rm 10, 17). L'Église taille ce vêtement sur mesure pour chacun, avec la blancheur d'un tissu *lavé dans le Sang de l'Agneau* (cf. Ap 7, 14). Nous ne devrions pas nous permettre ne serait-ce qu'un seul instant de repos, sachant que tous n'ont pas encore reçu l'invitation à ce repas, ou que d'autres l'ont oubliée ou se sont perdus en chemin dans les méandres de la vie humaine. C'est ce dont je parlais lorsque je disais : « J'imagine un choix missionnaire capable de transformer toute chose, afin que les habitudes, les styles, les horaires, le langage et toute structure ecclésiale devienne un canal adéquat pour l'évangélisation du monde actuel, plus que pour l'auto-préservation » (*Evangelii gaudium*, n° 27) : afin que tous puissent s'asseoir au repas du sacrifice de l'Agneau et vivre de Lui.

6. Avant notre réponse à son invitation — bien avant ! — il y a son désir pour nous, Nous n'en sommes peut-être même pas conscients, mais chaque fois que nous allons à la Messe, la raison première est que nous sommes attirés par son désir pour nous. De notre côté, la réponse possible — qui est aussi l'ascèse la plus exigeante — est, comme toujours, celle de nous abandonner à son amour, de nous laisser attirer par lui. Vraiment, toute réception de la communion au Corps et au Sang du Christ a déjà été désirée par Lui lors de la Dernière Cène.

7. Le contenu du Pain rompu est la croix de Jésus, son sacrifice d'obéissance par amour pour le

Père. Si nous n'avions pas eu la dernière Cène, c'est-à-dire si nous n'avions pas eu l'anticipation rituelle de sa mort, nous n'aurions jamais pu saisir comment l'exécution de sa condamnation à mort a pu être l'acte de culte parfait, agréable au Père, le seul véritable acte de culte. Quelques heures seulement après la Cène, les Apôtres auraient pu voir dans la croix de Jésus, s'ils avaient pu en supporter le poids, ce que signifiait : « corps offert », « sang versé ». C'est de cela que nous faisons mémoire dans chaque Eucharistie. Lorsque le Ressuscité revient d'entre les morts pour rompre le pain pour les disciples d'Emmaüs, et pour ses disciples qui étaient retournés pêcher des poissons et non des hommes sur la mer de Galilée, ce geste ouvre leurs yeux, les guérit de l'aveuglement infligé par l'horreur de la croix, et les rend capables de « voir » le Ressuscité, de croire en la Résurrection.

8. Si nous étions arrivés d'une manière ou d'une autre à Jérusalem après la Pentecôte et que nous avions ressenti le désir non seulement d'avoir des informations sur Jésus de Nazareth, mais plutôt le désir de pouvoir encore le rencontrer, nous n'aurions eu d'autre possibilité que celle de rechercher ses disciples pour entendre ses paroles et voir ses gestes, plus vivants que jamais. Nous n'aurions pas d'autre possibilité de vraie rencontre avec Lui que celle de la communauté qui célèbre. C'est pourquoi l'Église a toujours protégé comme son trésor le plus précieux le commandement du Seigneur : « Faites ceci en mémoire de moi ».

9. Dès le début, l'Église était consciente qu'il ne s'agissait pas d'une représentation, aussi sacrée soit-elle, de la Cène du Seigneur. Cela n'aurait eu aucun sens, et personne n'aurait pu penser à « mettre en scène » — surtout devant les yeux de Marie, la Mère du Seigneur — ce moment le plus élevé de la vie du Maître. Dès le début, l'Église avait compris, éclairée par l'Esprit Saint, que ce qui, de Jésus, était visible, ce qui pouvait être vu avec les yeux et touché avec les mains, ses paroles et ses gestes, le caractère concret du Verbe incarné, tout de Lui était passé dans la célébration des sacrements [1].

La Liturgie : lieu de la rencontre avec le Christ

10. C'est là que réside toute la puissante beauté de la liturgie. Si la Résurrection était pour nous un concept, une idée, une pensée ; si le Ressuscité était pour nous le souvenir du souvenir d'autres personnes, même si elles faisaient autorité, comme par exemple les Apôtres ; s'il ne nous était pas donné, à nous aussi, la possibilité d'une vraie rencontre avec Lui, ce serait comme déclarer épuisée la nouveauté du Verbe fait chair. Au contraire, l'Incarnation, en plus d'être le seul événement nouveau que l'histoire connaisse, est aussi la méthode même que la Sainte Trinité a choisie pour nous ouvrir le chemin de la communion. La foi chrétienne est soit une rencontre avec Lui vivant, soit elle n'existe pas.

11. La liturgie nous garantit la possibilité d'une telle rencontre. Un vague souvenir de la Dernière Cène ne nous servirait à rien. Nous avons besoin d'être présents à ce repas, de pouvoir entendre sa voix, de manger son Corps et de boire son Sang. Nous avons besoin de Lui. Dans l'Eucharistie

et dans tous les Sacrements, nous avons la garantie de pouvoir rencontrer le Seigneur Jésus et d'être atteints par la puissance de son Mystère Pascal. La puissance salvatrice du sacrifice de Jésus, de chacune de ses paroles, de chacun de ses gestes, de chacun de ses regards, de chacun de ses sentiments, nous parvient à travers la célébration des sacrements. Je suis Nicodème et la Samaritaine au puits, l'homme possédé par des démons à Capharnaüm et le paralytique dans la maison de Pierre, la femme pécheresse pardonnée et la femme affligée d'hémorragies, la fille de Jaïre et l'aveugle de Jéricho, Zachée et Lazare, le bon larron et Pierre pardonnés. Le Seigneur Jésus, *immolé, a vaincu la mort ; mis à mort, il est toujours vivant ;* [2] il continue à nous pardonner, à nous guérir, à nous sauver avec la puissance des Sacrements. C'est la manière concrète, par le biais de l'incarnation, dont il nous aime. C'est la manière dont étanche la soif qu'il a de nous, comme il l'avait déclaré sur la croix (Jn 19,28).

12. Notre première rencontre avec sa Pâque est l'événement qui marque la vie de nous tous, croyants dans le Christ : notre baptême. Il ne s'agit pas d'une adhésion intellectuelle à sa pensée ni de l'acceptation d'un code de conduite imposé par Lui. Il s'agit plutôt d'être plongé dans sa passion, sa mort, sa résurrection et son ascension. Il ne s'agit pas d'un geste magique. La magie est à l'opposé de la logique des sacrements car elle prétend avoir un pouvoir sur Dieu, et pour cette raison elle vient du Tentateur. En parfaite continuité avec l'Incarnation, en vertu de la présence et de l'action de l'Esprit, la possibilité de mourir et de ressusciter dans le Christ nous est donnée.

13. La manière dont cela se passe est émouvante. La prière pour la bénédiction de l'eau baptismale [3] nous révèle que Dieu a créé l'eau précisément en pensant au Baptême. Cela signifie que lorsque Dieu a créé l'eau, il pensait au Baptême de chacun d'entre nous, et cette pensée l'a accompagné tout au long de son action dans l'histoire du salut, chaque fois que, avec un dessein précis, il a voulu se servir de l'eau. C'est comme si, après l'avoir créée, il voulait la perfectionner pour en faire l'eau du baptême. C'est ainsi qu'il a voulu la remplir du mouvement de son Esprit planant sur la surface des eaux (cf. Gn 1, 2) afin qu'elle contienne en germe le pouvoir de sanctifier ; il s'en est servi pour régénérer l'humanité lors du Déluge (cf. Gn 6,1–9,29) ; il l'a dominée en la séparant pour ouvrir un chemin de libération dans la Mer Rouge (cf. Ex 14) ; il l'a consacrée dans le Jourdain en immergeant la chair du Verbe imprégnée de l'Esprit (cf. Mt 3,13-17 ; Mc 1,9-11 ; Lc 3,21-22). Enfin, il l'a mélangée au sang de son Fils, don de l'Esprit inséparablement uni au don de la vie et de la mort de l'Agneau immolé pour nous, et de son côté transpercé il l'a répandue sur nous (Jn 19,34). C'est dans cette eau que nous avons été immergés afin que, par sa puissance, nous puissions être greffés dans le Corps du Christ et qu'avec Lui, nous ressuscitions à la vie immortelle (cf. Rm 6, 1-11).

L'Église : sacrement du Corps du Christ

14. Comme nous l'a rappelé le Concile Vatican II (cf. *Sacrosanctum Concilium*, n. 5) en citant l'Écriture, les Pères et la Liturgie – les piliers de la Tradition authentique – *c'est du côté du Christ*

endormi sur la croix qu'est né l'admirable sacrement de toute l'Église [4]. Le parallèle entre le premier et le nouvel Adam est étonnant : de même que du côté du premier Adam, après l'avoir plongé dans un profond sommeil, Dieu a tiré Eve, de même du côté du nouvel Adam, endormi dans le sommeil de la mort sur la croix, naît la nouvelle Eve, l'Eglise. L'étonnement, pour nous, réside dans les paroles que nous pouvons imaginer que le nouvel Adam s'est appropriées en regardant l'Église : « Cette fois, c'est l'os de mes os, la chair de ma chair » (Gn 2,23). Pour avoir cru en sa Parole et être descendus dans les eaux du baptême, nous sommes devenus l'os de ses os et la chair de sa chair.

15. Sans cette incorporation, il n'y a aucune possibilité de vivre la plénitude du culte rendu à Dieu. En effet, il n'y a qu'un seul acte de culte parfait et agréable au Père, à savoir l'obéissance du Fils dont la mesure est sa mort sur la croix. La seule façon de participer à son offrande est de devenir des « fils dans le Fils ». C'est le don que nous avons reçu. Le sujet qui agit dans la Liturgie est toujours et uniquement le Christ-Église, le Corps mystique du Christ.

Le sens théologique de la Liturgie

16. Nous devons au Concile – et au mouvement liturgique qui l'a précédé – la redécouverte d'une compréhension théologique de la Liturgie et de son importance dans la vie de l'Eglise. De même que les principes généraux énoncés dans *Sacrosanctum Concilium* ont été fondamentaux pour la réforme de la liturgie, ils continuent à l'être pour la promotion de cette célébration pleine, consciente, active et féconde (cf. *Sacrosanctum Concilium* nn.11.14), la Liturgie étant la « source première et indispensable à laquelle les fidèles peuvent puiser l'authentique esprit chrétien » (*Sacrosanctum Concilium*, n.14). Par cette lettre, je voudrais simplement inviter toute l'Église à redécouvrir, à sauvegarder et à vivre la vérité et la force de la célébration chrétienne. Je voudrais que la beauté de la célébration chrétienne et ses conséquences nécessaires dans la vie de l'Église ne soient pas défigurées par une compréhension superficielle et réductrice de sa valeur ou, pire encore, par son instrumentalisation au service d'une vision idéologique, quelle qu'elle soit. La prière sacerdotale de Jésus à la dernière Cène pour que tous soient un (Jn 17,21), juge toutes nos divisions autour du Pain rompu, sacrement de piété, signe d'unité, lien de charité [5].

La Liturgie : un antidote contre le venin de la mondanité spirituelle

17. J'ai mis en garde à plusieurs reprises contre une tentation dangereuse pour la vie de l'Église, la « mondanité spirituelle ». J'en ai longuement parlé dans l'Exhortation *Evangelii gaudium* (n° 93-97), en identifiant le gnosticisme et le néo-pélagianisme comme les deux modes reliés entre eux qui alimentent cette mondanité spirituelle.

Le premier réduit la foi chrétienne à un subjectivisme qui enferme l'individu « dans l'immanence de sa propre raison ou de ses propres sentiments » (*Evangelii gaudium*, n. 94).

Le second annule la valeur de la grâce pour ne compter que sur ses propres forces, donnant lieu à « un élitisme narcissique et autoritaire où, au lieu d'évangéliser, on analyse et on classe les autres, et au lieu de faciliter l'accès à la grâce, on consomme de l'énergie à contrôler » (*Evangelii gaudium*, n. 94).

Ces formes déformées de christianisme peuvent avoir des conséquences désastreuses pour la vie de l'Église.

18. Il est évident, d'après ce que j'ai rappelé ci-dessus, que la Liturgie est, par sa nature même, l'antidote le plus efficace contre ces poisons. Je parle évidemment de la Liturgie dans son sens théologique et certainement pas – Pie XII l'a déjà dit – *comme un cérémonial décoratif ou une simple somme de lois et de préceptes réglant le culte* [6].

19. Si le gnosticisme nous intoxique avec le poison du subjectivisme, la célébration liturgique nous libère de la prison d'une autoréférentialité nourrie par son propre raisonnement et par le sentiment, L'action célébrative n'appartient pas à l'individu mais au Christ-Eglise, à la totalité des fidèles unis dans le Christ. La liturgie ne dit pas « je » mais « nous » et toute limitation de l'étendue de ce « nous » est toujours démoniaque. La Liturgie ne nous laisse pas seuls à la recherche d'une connaissance individuelle présumée du mystère de Dieu, mais nous prend par la main, ensemble, en assemblée, pour nous conduire dans le mystère que la Parole et les signes sacramentels nous révèlent. Et elle le fait en cohérence avec l'action de Dieu, en suivant le chemin de l'incarnation, à travers le langage symbolique du corps qui se prolonge dans les choses, l'espace et le temps.

20. Si le néo-pélagianisme nous enivre de la présomption d'un salut gagné par nos propres efforts, la célébration liturgique nous purifie en proclamant la gratuité du don du salut reçu dans la foi. Participer au sacrifice eucharistique n'est pas un exploit personnel, comme si nous pouvions nous en vanter devant Dieu ou devant nos frères et sœurs. Le début de chaque célébration me rappelle qui je suis, en me demandant de confesser mon péché et en m'invitant à supplier la bienheureuse Vierge Marie, les anges, les saints et tous mes frères et sœurs, de prier pour moi le Seigneur : nous ne sommes certainement pas dignes d'entrer dans sa maison, nous avons besoin de sa parole pour être sauvés (cf. Mt 8,8). Nous n'avons pas d'autre fierté que celle de la croix de notre Seigneur Jésus-Christ (cf. Ga 6,14). La Liturgie n'a rien à voir avec un moralisme ascétique : c'est le don de la Pâque du Seigneur qui, accueilli avec docilité, rend notre vie nouvelle. On n'entre dans le cénacle que par la force d'attraction de son désir de manger la Pâque avec nous : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum, antequam patiar* (Lc 22,15).

Redécouvrir chaque jour la beauté de la vérité de la célébration chrétienne

21. Mais nous devons faire attention : pour que l'antidote de la Liturgie soit efficace, il nous est demandé de redécouvrir chaque jour la beauté de la vérité de la célébration chrétienne. Je me

réfère encore une fois au sens théologique, comme l'a admirablement décrit le n° 7 de *Sacrosanctum Concilium* : la Liturgie est le sacerdoce du Christ révélé et donné dans son Mystère Pascal, rendu présent et actif aujourd'hui par des signes sensibles (eau, huile, pain, vin, gestes, paroles) afin que l'Esprit, en nous plongeant dans le mystère pascal, transforme toute notre vie, nous conformant toujours plus au Christ.

22. La redécouverte continuelle de la beauté de la liturgie n'est pas la poursuite d'un esthétisme rituel qui ne prend plaisir qu'à soigner la formalité extérieure d'un rite ou se satisfait d'une scrupuleuse observance des rubriques. Il va de soi que cette affirmation ne vise nullement à approuver l'attitude opposée qui confond la simplicité avec une banalité débraillée, l'essentialité avec une superficialité ignorante, ou le caractère concret de l'action rituelle avec un fonctionnalisme pratique exaspérant.

23. Soyons clairs : tous les aspects de la célébration doivent être soignés (espace, temps, gestes, paroles, objets, vêtements, chant, musique, ...) et toutes les rubriques doivent être respectées : une telle attention suffirait à ne pas priver l'assemblée de ce qui lui est dû, c'est-à-dire le mystère pascal célébré selon le rituel établi par l'Église. Mais même si la qualité et le bon déroulement de la célébration étaient garantis, cela ne suffirait pas pour que notre participation soit pleine et entière.

L'émerveillement devant le mystère pascal : élément essentiel de l'acte liturgique

24. Si notre émerveillement pour le mystère pascal rendu présent dans le caractère concret des signes sacramentels venait à manquer, nous risquerions vraiment d'être imperméables à l'océan de grâce qui inonde chaque célébration. Les efforts, certes louables, pour améliorer la qualité de la célébration ne suffisent pas, pas plus que l'appel à une plus grande intériorité : même cette dernière court le risque d'être réduite à une subjectivité vide si elle n'accueille pas la révélation du mystère chrétien. La rencontre avec Dieu n'est pas le fruit d'une recherche intérieure individuelle, mais un événement donné : nous pouvons rencontrer Dieu à travers le fait nouveau de l'Incarnation qui, dans la dernière Cène, va jusqu'à désirer être mangé par nous. Comment la disgrâce de perdre la fascination de la beauté de ce don pourrait-elle nous arriver ?

25. Quand je parle d'émerveillement devant le Mystère pascal, je n'entends nullement ce que me semble parfois exprimer l'expression vague de « sens du mystère ». C'est parfois l'une des principales accusations portées contre la réforme liturgique. On dit que le sens du mystère a été supprimé de la célébration. L'émerveillement dont je parle n'est pas une sorte de désarroi devant une réalité obscure ou un rite énigmatique, mais c'est, au contraire, l'émerveillement devant le fait que le dessein salvifique de Dieu nous a été révélé dans la Pâque de Jésus (cf. Ep 1, 3-14) dont l'efficacité continue à nous atteindre dans la célébration des « mystères », c'est-à-dire des sacrements. Il n'en reste pas moins vrai que la plénitude de la révélation a, par rapport à notre finitude humaine, une abondance qui nous transcende et qui aura son accomplissement à la fin

des temps, lorsque le Seigneur reviendra. Si l'émerveillement est vrai, il n'y a aucun risque que nous ne percevions pas, même dans la proximité voulue par l'Incarnation, l'altérité de la présence de Dieu. Si la réforme avait éliminé ce vague « sens du mystère », ce serait un mérite plutôt qu'une accusation fondée. La beauté, tout comme la vérité, suscite toujours l'admiration et, lorsqu'elle est rapportée au mystère de Dieu, elle conduit à l'adoration.

26. L'émerveillement est une partie essentielle de l'acte liturgique car c'est l'attitude de ceux qui se savent confrontés à la particularité des gestes symboliques ; c'est l'émerveillement de celui qui fait l'expérience de la puissance du symbole, qui ne consiste pas à se référer à un concept abstrait mais à contenir et à exprimer dans sa concrétude même ce qu'il signifie.

La nécessité d'une formation liturgique sérieuse et vitale

27. La question fondamentale est donc la suivante : comment retrouver la capacité de vivre pleinement l'action liturgique ? Tel était l'objectif de la réforme du Concile. Le défi est très exigeant car l'homme moderne – pas dans toutes les cultures au même degré – a perdu la capacité de s'engager dans l'action symbolique qui est une caractéristique essentielle de l'acte liturgique.

28. Dans la postmodernité, l'homme se sent encore plus perdu, sans références d'aucune sorte, privé de valeurs parce qu'elles sont devenues indifférentes, orphelin de tout, dans une fragmentation où un horizon de sens semble impossible. Cette postmodernité reste encore accablée par le lourd héritage que nous a laissé l'époque précédente, fait d'individualisme et de subjectivisme (qui rappellent à nouveau le pélagianisme et le gnosticisme). Elle consiste aussi en un spiritualisme abstrait qui contredit la nature humaine elle-même, car la personne humaine est un esprit incarné et donc, en tant que tel, capable d'action et de compréhension symboliques.

29. C'est avec cette réalité du monde moderne que l'Église, réunie en Concile, a voulu se confronter, en réaffirmant sa conscience d'être le sacrement du Christ, la *lumière des nations (Lumen Gentium)*, en se mettant religieusement à l'écoute de la *parole de Dieu (Dei Verbum)* et en reconnaissant comme siennes *les joies et les espérances (Gaudium et spes)* des hommes d'aujourd'hui. Les grandes Constitutions conciliaires sont inséparables, et ce n'est pas un hasard si cet immense effort de réflexion du Concile œcuménique – qui est la plus haute expression de la synodalité dans l'Église et dont je suis appelé, avec vous tous, à être le gardien de la richesse – a commencé par une réflexion sur la Liturgie *(Sacrosanctum Concilium)*.

30. En clôturant la deuxième session du Concile (le 4 décembre 1963), saint Paul VI s'est exprimé ainsi :

«Cette discussion passionnée et complexe n'a d'ailleurs pas été sans fruits abondants : en effet, le sujet qui a été abordé en premier lieu et qui, en un certain sens, est prééminent dans l'Église, tant par sa nature que par sa dignité – Nous voulons parler de la sainte Liturgie – a trouvé une

heureuse conclusion et il est aujourd'hui promulgué par Nous avec un rite solennel. Notre esprit exulte donc avec une joie véritable, car dans la manière dont les choses se sont passées, Nous constatons le respect d'une juste échelle des valeurs et des devoirs. Dieu doit occuper la première place ; la prière envers Lui est notre premier devoir. La Liturgie est la première source de communion divine dans laquelle Dieu partage sa propre vie avec nous. Elle est aussi la première école de la vie spirituelle. La Liturgie est le premier don que nous devons faire au peuple chrétien uni à nous par la foi et la ferveur de ses prières. C'est enfin la première invitation faite au genre humain, afin que se délie sa langue muette pour que s'élève une prière sainte et sincère et qu'elle fasse l'expérience de cette force indescriptible et régénératrice qui se trouve lorsqu'ils se joignent à nous pour proclamer les louanges de Dieu et les espoirs du cœur humain par Jésus-Christ et dans l'Esprit Saint ». [7]

31. Dans cette lettre, je ne peux pas m'attarder avec vous sur la richesse des diverses expressions de ce passage, que je laisse à votre méditation. Si la liturgie est « le sommet vers lequel tend l'action de l'Église et, en même temps, la source d'où découle toute son énergie » (*Sacrosanctum Concilium*, n.10), alors on comprend bien l'enjeu de la question liturgique. Il serait banal de considérer les tensions, malheureusement présentes autour de la célébration, comme une simple divergence entre différentes sensibilités envers une forme rituelle. La problématique est avant tout ecclésiologique. Je ne vois pas comment on peut dire que l'on reconnaît la validité du Concile – encore que je m'étonne qu'un catholique puisse prétendre ne pas le faire – et ne pas accepter la réforme liturgique née de *Sacrosanctum Concilium*, un document qui exprime la réalité de la liturgie en lien intime avec la vision de l'Église admirablement décrite par *Lumen Gentium*. Pour cette raison – comme je l'ai expliqué dans la lettre envoyée à tous les évêques – j'ai estimé qu'il était de mon devoir d'affirmer que « les livres liturgiques promulgués par les Saints Pontifes Paul VI et Jean-Paul II, conformément aux décrets du Concile Vatican II, sont l'unique expression de la *lex orandi* du Rite romain » (Motu Proprio *Traditionis custodes*, art. 1).

La non-acceptation de la réforme, ainsi qu'une compréhension superficielle de celle-ci, nous détournent de la tâche de trouver les réponses à la question que je répète : comment pouvons-nous grandir dans la capacité de vivre pleinement l'action liturgique? Comment continuer à nous laisser surprendre par ce qui se passe dans la célébration sous nos yeux? Nous avons besoin d'une formation liturgique sérieuse et vitale.

32. Revenons encore une fois au Cénacle de Jérusalem. Au matin de la Pentecôte naît l'Église, cellule initiale de l'humanité nouvelle. Seule la communauté des hommes et des femmes - réconciliés parce que pardonnés, vivants parce qu'Il est vivant, vrais parce qu'habités par l'Esprit de vérité - peut ouvrir l'espace étroit de l'individualisme spirituel.

33. C'est la communauté de la Pentecôte qui est capable de rompre le Pain dans la certitude que le Seigneur est vivant, ressuscité des morts, présent par sa parole, par ses gestes, par l'offrande de son Corps et de son Sang. Dès lors, la célébration devient le lieu privilégié – quoique pas le

seul – de la rencontre avec Lui. Nous savons que c'est seulement par cette rencontre que l'homme devient pleinement homme. Seule l'Église de la Pentecôte peut concevoir l'être humain comme une personne, ouverte à une relation pleine et entière avec Dieu, avec la création et avec ses frères et sœurs.

34. C'est ici que se pose la question décisive de la formation liturgique. Guardini dit : [Voici] « la première tâche pratique à accomplir: portés par cette transformation intérieure de notre époque, nous devons réapprendre à vivre comme hommes en un rapport religieux » [8]. C'est ce que la Liturgie rend possible. Pour cela, nous devons être formés. Guardini lui-même n'hésite pas à affirmer que sans formation liturgique, « les réformes des rites et des textes ne seront d'aucune aide » [9]. Je n'ai pas l'intention de traiter maintenant de manière exhaustive le thème très riche de la formation liturgique. Je voudrais seulement proposer quelques pistes de réflexion. Je pense que nous pouvons distinguer deux aspects : la formation pour la liturgie et la formation par la liturgie. La première est fonctionnelle ; la seconde, essentielle.

35. Il est nécessaire de trouver les modalités d'une formation à l'étude de la Liturgie. Depuis le début du mouvement liturgique, beaucoup a été fait à cet égard, avec de précieuses contributions de la part de chercheurs et d'institutions académiques. Néanmoins, il est important aujourd'hui de diffuser cette connaissance au-delà du milieu universitaire, de manière accessible, afin que chaque fidèle puisse grandir dans la connaissance du sens théologique de la Liturgie. C'est la question décisive, qui fonde tout type de compréhension et toute pratique liturgique. Elle fonde également la célébration elle-même, en aidant tous et chacun à acquérir la capacité de comprendre les textes euchologiques, les dynamiques rituelles et leur signification anthropologique.

36. Je pense au rythme régulier de nos assemblées qui se réunissent pour célébrer l'Eucharistie le jour du Seigneur, dimanche après dimanche, Pâques après Pâques, à des moments particuliers de la vie des personnes et des communautés, à tous les âges de la vie. Les ministres ordonnés accomplissent une action pastorale de première importance lorsqu'ils prennent par la main les fidèles baptisés, afin de les conduire dans l'expérience répétée de la Pâque. Rappelons-nous toujours que c'est l'Église, le Corps du Christ, qui est le sujet célébrant et non pas seulement le prêtre. La connaissance qui découle de l'étude n'est que le premier pas pour pouvoir entrer dans le mystère célébré. Il est évident que pour pouvoir conduire leurs frères et sœurs, les ministres qui président l'assemblée doivent connaître le chemin en l'ayant étudié selon l'itinéraire donné pour leurs études théologiques mais aussi en ayant fréquenté la liturgie dans la pratique effective d'une expérience de foi vivante, nourrie par la prière – et certainement pas seulement comme une obligation à remplir. Le jour de son ordination, chaque prêtre entend l'évêque lui dire: « Réalise ce que tu vas faire, imite ce que tu vas célébrer, conforme ta vie au mystère de la croix du Christ Seigneur » [10].

37. Le plan d'études de la Liturgie dans les séminaires doit également tenir compte de

l'extraordinaire capacité qu'a en elle-même la célébration actuelle d'offrir une vision organique et unifiée de tout le savoir théologique. Chaque discipline de la théologie, chacune selon sa propre perspective, doit montrer son lien intime avec la Liturgie, en vertu de laquelle se révèle et se réalise l'unité de la formation sacerdotale (cf. *Sacrosanctum Concilium* n.16). Une approche liturgico-sapientielle de la formation théologique dans les séminaires aurait certainement aussi des effets positifs dans l'action pastorale. Il n'y a pas d'aspect de la vie ecclésiale qui ne trouve son sommet et sa source dans la liturgie. Plus que le résultat de programmes élaborés, une pratique pastorale globale, organique et intégrée est la conséquence du fait de placer l'Eucharistie dominicale, fondement de la communion, au centre de la vie de la communauté. La compréhension théologique de la liturgie ne permet en aucun cas de comprendre ces paroles comme si tout était réduit à l'aspect cultuel. Une célébration qui n'évangélise pas n'est pas authentique, de même qu'une annonce qui ne conduit pas à une rencontre avec le Seigneur ressuscité dans la célébration n'est pas authentique. Enfin l'une et l'autre, sans le témoignage de la charité, ne sont qu'un cuivre qui résonne, une cymbale retentissante (cf. 1 Co 13,1).

38. Pour les ministres comme pour tous les baptisés, la formation liturgique dans son sens premier n'est pas quelque chose qui peut être acquis une fois pour toutes. Puisque le don du mystère célébré dépasse notre capacité de le connaître, cet effort doit certainement accompagner la formation permanente de tous, avec l'humilité des petits, l'attitude qui ouvre à l'émerveillement.

39. Une dernière observation sur les séminaires. En plus d'un programme d'études, ils doivent offrir la possibilité de vivre une célébration non seulement exemplaire du point de vue rituel, mais aussi authentique et vivante, qui permette de vivre une véritable communion avec Dieu, cette même communion vers laquelle doit tendre la connaissance théologique. Seule l'action de l'Esprit peut parfaire notre connaissance du mystère de Dieu, qui n'est pas une question de compréhension mentale mais de relation qui touche toute la vie. Cette expérience est fondamentale pour que les séminaristes, une fois devenus ministres ordonnés, puissent accompagner les communautés sur le même chemin de connaissance du mystère de Dieu, qui est le mystère de l'amour.

40. Cette dernière considération nous amène à réfléchir sur le deuxième sens que nous pouvons comprendre dans l'expression « formation liturgique ». Je me réfère au fait que nous sommes formés, chacun selon sa vocation, à partir de la participation à la célébration liturgique. Même la connaissance qui vient des études, dont je parlais tout à l'heure, pour qu'elle ne devienne pas une sorte de rationalisme, doit servir à réaliser l'action formatrice de la Liturgie elle-même en chaque croyant dans le Christ.

41. De tout ce que nous avons dit sur la nature de la Liturgie, il apparaît clairement que la connaissance du mystère du Christ, question décisive pour notre vie, ne consiste pas en une assimilation purement intellectuelle d'une idée quelconque, mais en un attachement existentiel réel à sa personne. En ce sens, la liturgie n'a pas pour objet la « connaissance », et sa portée

n'est pas essentiellement pédagogique, même si elle a une grande valeur pédagogique (cf. *Sacrosanctum Concilium* n. 33). La liturgie est plutôt une louange, une action de grâce pour la Pâque du Fils dont la puissance atteint nos vies. La célébration concerne la réalité de notre docilité à l'action de l'Esprit qui opère par elle jusqu'à ce que le Christ soit formé en nous (cf. Ga 4,19). La pleine mesure de notre formation est notre conformation au Christ. Je le répète : il ne s'agit pas d'un processus mental abstrait, mais de devenir Lui. C'est dans ce but qu'est donné l'Esprit, dont l'action est toujours et uniquement de façonner le Corps du Christ. Il en est ainsi du pain eucharistique, et de chacun des baptisés appelés à devenir toujours plus ce qui a été reçu comme don au Baptême, à savoir être membre du Corps du Christ. Léon le Grand écrit: « Notre participation au Corps et au Sang du Christ n'a d'autre fin que de nous faire devenir ce que nous mangeons » [11.]

42. Cet engagement existentiel se produit – en continuité et en cohérence avec la méthode de l'Incarnation – de manière sacramentelle. La liturgie se fait avec des choses qui sont l'exact opposé des abstractions spirituelles : le pain, le vin, l'huile, l'eau, les parfums, le feu, les cendres, la pierre, les tissus, les couleurs, le corps, les mots, les sons, les silences, les gestes, l'espace, le mouvement, l'action, l'ordre, le temps, la lumière. Toute la création est une manifestation de l'amour de Dieu, et à partir du moment où ce même amour s'est manifesté dans sa plénitude dans la croix de Jésus, toute la création a été attirée vers lui. C'est toute la création qui est assumée pour être mise au service de la rencontre avec le Verbe : incarné, crucifié, mort, ressuscité, monté vers le Père. C'est ce que chantent la prière sur l'eau des fonts baptismaux, mais aussi la prière sur l'huile du saint chrême et les paroles pour la présentation du pain et du vin – tous fruits de la terre et du travail de l'homme.

43. La liturgie rend gloire à Dieu non pas parce que nous pouvons ajouter quelque chose à la beauté de la lumière inaccessible dans laquelle Dieu habite. (Cf. 1Tim 6,16) Nous ne pouvons pas non plus ajouter à la perfection du chant angélique qui résonne éternellement dans les demeures célestes. La Liturgie rend gloire à Dieu parce qu'elle nous permet – ici, sur la terre – de voir Dieu dans la célébration des mystères et, en le voyant, de reprendre vie par sa Pâque. Nous qui étions morts par nos péchés et qui avons été rendus à la vie avec le Christ, nous sommes la gloire de Dieu. C'est par la grâce que nous avons été sauvés (cf. Ep 2, 5). Irénée, *doctor unitatis*, nous le rappelle : « La gloire de Dieu est l'homme vivant, et la vie de l'homme consiste dans la vision de Dieu : si déjà la révélation de Dieu par la création donne la vie à tous les êtres vivant sur terre, combien plus la manifestation du Père par le Verbe est-elle cause de la vie pour ceux qui voient Dieu ! » [12].

44. Guardini écrit : « C'est ainsi que s'ébauche la première tâche du travail de formation liturgique: l'homme doit retrouver sa puissance symbolique ». 13]. C'est une responsabilité pour tous, pour les ministres ordonnés comme pour les fidèles. La tâche n'est pas facile car l'homme moderne est devenu analphabète, il ne sait plus lire les symboles, il en soupçonne à peine l'existence. Cela se produit également avec le symbole de notre corps. Il est un symbole parce qu'il est une union

intime de l'âme et du corps ; il est la visibilité de l'âme spirituelle dans l'ordre corporel ; et en cela consiste l'unicité humaine, la spécificité de la personne irréductible à toute autre forme d'être vivant. Notre ouverture au transcendant, à Dieu, est constitutive : ne pas la reconnaître nous conduit inévitablement non seulement à une méconnaissance de Dieu mais aussi à une méconnaissance de nous-mêmes. Il suffit de regarder la manière paradoxale dont le corps est traité, à un moment soigné de manière presque obsessionnelle, inspiré par le mythe de l'éternelle jeunesse, et à un autre moment réduisant le corps à une matérialité à laquelle on refuse toute dignité. Le fait est que l'on ne peut pas donner de valeur au corps en partant uniquement du corps lui-même. Tout symbole est à la fois puissant et fragile. S'il n'est pas respecté, s'il n'est pas traité pour ce qu'il est, il se brise, perd sa force, devient insignifiant.

Nous n'avons plus le regard de saint François qui regardait le soleil – qu'il appelait frère parce qu'il le sentait ainsi – le voyait *bellu e radiante cum grande splendore*, et, émerveillé, chantait : *de te Altissimu, porta significatione* [14]. Le fait d'avoir perdu la capacité de saisir la valeur symbolique du corps et de toute créature rend le langage symbolique de la liturgie presque inaccessible à la mentalité moderne. Et pourtant, il ne peut être question de renoncer à ce langage. On ne peut y renoncer parce que c'est ainsi que la Sainte Trinité a choisi de nous atteindre à travers la chair du Verbe. Il s'agit plutôt de retrouver la capacité d'utiliser et de comprendre les symboles de la liturgie. Nous ne devons pas perdre espoir car cette dimension en nous, comme je viens de le dire, est constitutive ; et malgré les méfaits du matérialisme et du spiritualisme – tous deux négateurs de l'unité de l'âme et du corps – elle est toujours prête à resurgir, comme toute vérité.

45. Ainsi, la question que je veux poser est la suivante : comment pouvons-nous redevenir capables de symboles ? Comment pouvons-nous à nouveau savoir les lire et être capables de les vivre ? Nous savons bien que la célébration des sacrements, par la grâce de Dieu, est efficace en soi (*ex opere operato*), mais cela ne garantit pas le plein engagement des personnes sans une manière adéquate de se situer par rapport au langage de la célébration. Une « lecture » symbolique n'est pas une connaissance purement intellectuelle, ni l'acquisition de concepts, mais plutôt une expérience vitale.

46. Avant tout, nous devons retrouver la confiance dans la création. Je veux dire que les choses – les sacrements « sont faits » de choses – viennent de Dieu. C'est vers Lui qu'elles sont orientées, et c'est par Lui qu'elles ont été assumées, et assumées de manière particulière dans l'Incarnation, afin de devenir des instruments de salut, des véhicules de l'Esprit, des canaux de la grâce. En cela, il est clair que la distance est grande entre cette vision et une vision matérialiste ou spiritualiste. Si les choses créées sont une partie si fondamentale, si essentielle, de l'action sacramentelle qui réalise notre salut, alors nous devons nous disposer en leur présence avec un regard neuf, non superficiel, respectueux et reconnaissant. Dès le début, les choses créées contiennent le germe de la grâce sanctifiante des sacrements.

47. Toujours en pensant à la manière dont la Liturgie nous forme, une autre question décisive est

l'éducation nécessaire pour pouvoir acquérir l'attitude intérieure qui nous permettra d'utiliser et de comprendre les symboles liturgiques. Permettez-moi de l'exprimer d'une manière simple. Je pense aux parents, ou plus peut-être, aux grands-parents, mais aussi à nos pasteurs et catéchistes. Beaucoup d'entre nous ont appris d'eux la force des gestes de la liturgie, comme, par exemple, le signe de la croix, l'agenouillement, les formules de notre foi. Peut-être n'avons-nous pas de souvenir de cet apprentissage, mais nous pouvons facilement imaginer le geste d'une grande main qui prend la petite main d'un enfant et l'accompagne lentement en traçant pour la première fois sur son corps le signe de notre salut. Des paroles accompagnent le mouvement, elles aussi dites lentement, presque comme si elles voulaient s'approprier chaque instant du geste, prendre possession de tout le corps : « Au nom du Père... et du Fils... et du Saint-Esprit… Amen. » Et puis la main de l'enfant est laissée seule, et on la regarde répéter toute seule, avec une aide toute proche en cas de besoin. Mais ce geste est maintenant consigné, comme une habitude qui va grandir avec lui, en lui donnant un sens que seul l'Esprit sait lui donner. Dès lors, ce geste, avec sa force symbolique, est à nous, il nous appartient, ou mieux, nous lui appartenons. Il nous donne une forme. Nous sommes formés par lui. Il n'est pas nécessaire de faire beaucoup de discours ici. Il n'est pas nécessaire d'avoir tout compris dans ce geste. Ce qu'il faut, c'est être petit, à la fois en l'enseignant et en le recevant. Le reste est l'œuvre de l'Esprit. C'est ainsi que nous sommes initiés au langage symbolique. Nous ne pouvons pas nous laisser dépouiller d'une telle richesse. En grandissant, nous aurons d'autres moyens de comprendre, mais toujours à condition de rester petits.

Ars celebrandi

48. L'*ars celebrandi*, l'art de célébrer, est certainement l'une des façons de prendre soin des symboles de la liturgie et de croître dans une compréhension vitale de ceux-ci. Cette expression est également sujette à différentes interprétations. Son sens devient clair si elle est comprise en référence au sens théologique de la Liturgie décrit dans *Sacrosanctum Concilium* au n° 7 et auquel j'ai déjà fait référence à plusieurs reprises. L'*ars celebrandi* ne peut être réduit à la simple observation d'un système de rubriques, et il faut encore moins le considérer comme une créativité de l'imagination – parfois sauvage – sans règles. Le rite est en soi une norme, et la norme n'est jamais une fin en soi, mais elle est toujours au service d'une réalité supérieure qu'elle entend protéger.

49. Comme dans tout art, l'*ars celebrandi* requiert différents types de connaissances.

Tout d'abord, il faut comprendre le dynamisme qui se déploie à travers la liturgie. L'action de la célébration est le lieu où, par le biais du mémorial, le mystère pascal est rendu présent afin que les baptisés, par leur participation, puissent en faire l'expérience dans leur propre vie. Sans cette compréhension, la célébration tombe facilement dans le souci de ce qui est extérieur (plus ou moins raffiné) ou dans le souci des seules rubriques (plus ou moins rigides).

Ensuite, il est nécessaire de savoir comment l'Esprit Saint agit dans chaque célébration. L'art de célébrer doit être en harmonie avec l'action de l'Esprit. C'est seulement ainsi qu'il sera libre des subjectivismes qui sont le fruit de la domination des goûts individuels. Ce n'est qu'ainsi qu'il sera libre de l'invasion d'éléments culturels assumés sans discernement et qui n'ont rien à voir avec une compréhension correcte de l'inculturation.

Enfin, il est nécessaire de comprendre la dynamique du langage symbolique, sa nature particulière, son efficacité.

50. Avec ces brèves indications, il devrait être clair que l'art de la célébration ne s'improvise pas. Comme tout art, il exige une application constante. Pour un artisan, la technique suffit. Mais pour un artiste, en plus des connaissances techniques, il faut aussi de l'inspiration, qui est une forme positive de possession. Le véritable artiste ne possède pas un art, mais il est possédé par lui. On n'apprend pas l'art de célébrer en fréquentant un cours d'art oratoire ou de techniques de communication persuasives. (Je ne juge pas les intentions, je ne fais qu'observer les effets). Tout outil peut être utile, mais il doit être au service de la nature de la liturgie et de l'action de l'Esprit Saint. Il faut un engagement soutenu dans la célébration, permettant à la célébration elle-même de nous transmettre son art. Guardini écrit : « Nous devons comprendre à quel point nous nous sommes profondément enlisés dans l'individualisme et le subjectivisme ; à quel point nous nous sommes maintenant affaiblis et combien étroite est devenue la dimension de notre vie religieuse. L'ardent désir de cultiver un grand style de prière doit à nouveau s'éveiller ; la volonté d'essentialité doit aussi revivre dans la prière. La voie à suivre pour y arriver est celle de la discipline ; du renoncement aux satisfactions faciles et sans effort ; du travail rigoureux, accompli dans l'obéissance à l'Église, pour notre conduite et notre être religieux » [15]. C'est ainsi que l'on apprend l'art de célébrer.

51. En parlant de ce thème, nous sommes enclins à penser qu'il ne concerne que les ministres ordonnés qui exercent le service de la présidence. Mais en fait, il s'agit d'une attitude que tous les baptisés sont appelés à vivre. Je pense à tous les gestes et à toutes les paroles qui appartiennent à l'assemblée : se rassembler, marcher en procession, s'asseoir, se tenir debout, s'agenouiller, chanter, se taire, acclamer, regarder, écouter. Ce sont autant de façons par lesquelles l'assemblée, *comme un seul homme* (Ne 8,1), participe à la célébration. Effectuer tous ensemble le même geste, parler tous d'une seule voix, cela transmet à chaque individu l'énergie de toute l'assemblée. Il s'agit d'une uniformité qui non seulement ne brime pas mais, au contraire, éduque le fidèle individuel à découvrir l'unicité authentique de sa personnalité non pas dans des attitudes individualistes mais dans la conscience d'être un seul corps. Il ne s'agit pas de suivre un livre de bonnes manières liturgiques. Il s'agit plutôt d'une « discipline » – au sens où l'entend Guardini – qui, si elle est observée, nous forme authentiquement. Ce sont des gestes et des paroles qui mettent de l'ordre dans notre monde intérieur en nous faisant vivre certains sentiments, attitudes, comportements. Ils ne sont pas l'explication d'un idéal dont nous cherchons à nous inspirer, mais ils sont au contraire une action qui engage le corps dans sa totalité, c'est-à-dire dans son être

unité de corps et d'âme.

52. Parmi les gestes rituels qui appartiennent à l'ensemble de l'assemblée, le silence occupe une place d'importance absolue. Bien souvent, il est expressément prescrit dans les rubriques. Toute la célébration eucharistique est immergée dans le silence qui précède son début et qui marque chaque moment de son déroulement rituel. En effet, il est présent dans l'acte pénitentiel, après l'invitation « Prions », dans la Liturgie de la Parole (avant les lectures, entre les lectures et après l'homélie), dans la prière eucharistique, après la communion [16]. Un tel silence n'est pas un havre intérieur dans lequel se retirer dans une sorte d'isolement intime, comme si on laissait derrière soi la forme rituelle considérée comme une distraction. Ce type de silence contredirait l'essence même de la célébration. Le silence liturgique est quelque chose de beaucoup plus grand : il est le symbole de la présence et de l'action de l'Esprit Saint qui anime toute l'action de la célébration. C'est pourquoi il constitue un sommet dans une séquence liturgique. C'est précisément parce qu'il est un symbole de l'Esprit qu'il a le pouvoir d'exprimer l'action multiforme de l'Esprit. Ainsi, en reprenant les moments que je viens de mentionner, le silence conduit à la contrition et au désir de conversion. Il suscite la disponibilité à l'écoute de la Parole et à la prière. Il nous dispose à adorer le Corps et le Sang du Christ. Il suggère à chacun, dans l'intimité de la communion, ce que l'Esprit veut opérer dans nos vies pour nous conformer au Pain rompu. Pour toutes ces raisons, nous sommes appelés à accomplir avec un soin extrême le geste symbolique du silence. À travers lui, l'Esprit nous donne forme.

53. Chaque geste, chaque parole contient une action précise qui est toujours nouvelle parce qu'elle rencontre un moment toujours nouveau de notre propre vie. Je vais expliquer ce que je veux dire par un exemple simple. Nous nous agenouillons pour demander pardon, pour plier notre orgueil, pour présenter à Dieu nos larmes, pour implorer son intervention, pour le remercier d'un cadeau reçu. C'est toujours le même geste qui, au fond, déclare notre propre petitesse en présence de Dieu. Néanmoins, accompli à différents moments de notre vie, il façonne nos profondeurs intérieures et se manifeste ensuite extérieurement dans notre relation avec Dieu et avec nos frères et sœurs. Aussi l'agenouillement doit être fait avec art, c'est-à-dire avec une pleine conscience de son sens symbolique et du besoin que nous avons de ce geste pour exprimer notre manière d'être en présence du Seigneur. Et si tout cela est vrai pour ce simple geste, combien plus le sera-t-il pour la célébration de la Parole ? Quel art sommes-nous appelés à apprendre pour proclamer la Parole, pour l'écouter, pour la laisser inspirer notre prière, pour la faire devenir notre vie ? Tout cela est digne de la plus grande attention, non pas formelle ou simplement extérieure, mais vivante et intérieure, afin que chaque geste et chaque parole de la célébration, exprimés avec « art », forment la personnalité chrétienne de chaque individu et de la communauté.

54. S'il est vrai que l'*ars celebrandi* est exigé de toute l'assemblée qui célèbre, il est également vrai que les ministres ordonnés doivent y porter une attention toute particulière. En visitant des communautés chrétiennes, j'ai remarqué que leur manière de vivre la célébration liturgique est

conditionnée – pour le meilleur ou, malheureusement, pour le pire – par la façon dont leur pasteur préside l'assemblée. On pourrait dire qu'il existe différents « modèles » de présidence. Voici une liste possible d'approches qui, bien qu'opposées l'une à l'autre, caractérisent une manière de présider certainement inadéquate : une austérité rigide ou une créativité exaspérante, un mysticisme spiritualisant ou un fonctionnalisme pratique, une vivacité précipitée ou une lenteur exagérée, une insouciance négligée ou une minutie excessive, une amabilité surabondante ou une impassibilité hiératique. Malgré la grande variété de ces exemples, je pense que l'inadéquation de ces modèles de présidence a une racine commune : une personnalisation exagérée du style de célébration qui exprime parfois une manie mal dissimulée d'être le centre de l'attention. Cela devient souvent plus évident lorsque nos célébrations sont transmises par voie hertzienne ou en ligne, ce qui n'est pas toujours opportun et nécessite une réflexion plus approfondie. Comprenez-moi bien : ce ne sont pas les comportements les plus répandus, mais il n'est pas rare que des assemblées souffrent d'être ainsi abusées.

55. Il y aurait beaucoup à dire sur l'importance et la délicatesse de la présidence. À plusieurs reprises, je me suis attardé sur la tâche exigeante que représente la prédication de l'homélie [17]. Je vais maintenant me limiter à quelques considérations plus larges, en voulant à nouveau réfléchir avec vous sur la manière dont nous sommes formés par la Liturgie. Je pense au rythme régulier des messes dominicales dans nos communautés, et je m'adresse donc aux prêtres, mais implicitement à tous les ministres ordonnés.

56. Le prêtre vit sa participation caractéristique à la célébration en vertu du don reçu dans le sacrement de l'Ordre, et celle-ci s'exprime précisément dans la présidence. Comme tous les rôles qu'il est appelé à remplir, il ne s'agit pas en premier lieu d'un devoir qui lui est assigné par la communauté, mais plutôt d'une conséquence de l'effusion de l'Esprit Saint reçue lors de l'ordination, qui le rend apte à une telle tâche. Le prêtre aussi est formé par le fait qu'il préside l'assemblée qui célèbre.

57. Pour que ce service soit bien fait – et même avec art ! – il est d'une importance fondamentale que le prêtre ait tout d'abord une conscience aiguë d'être, par la miséricorde de Dieu, une présence particulière du Seigneur ressuscité. Le ministre ordonné est lui-même l'un des modes de présence du Seigneur qui rendent l'assemblée chrétienne unique, différente de toute autre assemblée (cf. *Sacrosanctum Concilium*, n.7). Ce fait donne une profondeur « sacramentelle » – au sens large – à tous les gestes et paroles de celui qui préside. L'assemblée a le droit de pouvoir sentir dans ces gestes et ces paroles le désir que le Seigneur a, aujourd'hui comme à la dernière Cène, de continuer à manger la Pâque avec nous. C'est donc le Seigneur Ressuscité qui est le protagoniste, et certainement pas nos immaturités qui cherchent, en assumant un rôle et une attitude, une présentabilité qu'elles ne peuvent avoir. Le prêtre lui-même devrait être submergé par ce désir de communion que le Seigneur a envers chacun. C'est comme s'il était placé au milieu entre le cœur brûlant de l'amour de Jésus et le cœur de chaque croyant, objet de son amour. Présider l'Eucharistie, c'est être plongé dans la fournaise de l'amour de Dieu. Lorsqu'il

nous sera donné de comprendre cette réalité, ou même simplement d'en avoir l'intuition, nous n'aurons certainement plus besoin d'un Directoire qui nous imposerait le comportement adéquat. Si nous en avons besoin, c'est à cause de la dureté de notre cœur. La norme la plus élevée, et donc la plus exigeante, est la réalité même de la célébration eucharistique, qui sélectionne les mots, les gestes, les sentiments qui nous feront comprendre si notre usage de ceux-ci est ou non à la hauteur de la réalité qu'ils servent. Il est évident que cela ne s'improvise pas. C'est un art. Cela demande de la part du prêtre de l'application, un entretien assidu du feu de l'amour du Seigneur qu'il est venu allumer sur la terre (cf. Lc 12,49).

58. Lorsque la première communauté rompt le pain en obéissant au commandement du Seigneur, elle le fait sous le regard de Marie qui accompagne les premiers pas de l'Église : « Tous étaient assidus à la prière, avec des femmes, avec Marie la mère de Jésus » (Ac 1,14). La Vierge Mère « veille » sur les gestes de son Fils confiés aux apôtres. Comme elle l'a fait après les paroles de l'ange Gabriel, elle garde à nouveau dans son cœur, ces gestes qui font le corps de son Fils. Le prêtre, qui répète ces gestes en vertu du don reçu dans le sacrement de l'Ordre, est lui-même protégé dans le cœur de la Vierge. Avons-nous vraiment besoin ici d'une règle pour nous dire comment nous devons agir ?

59. Devenus des instruments pour allumer le feu de l'amour du Seigneur sur la terre, protégés dans le cœur de Marie, Vierge faite Église (comme le chantait saint François), les prêtres doivent laisser l'Esprit Saint agir sur eux, pour mener à bien l'œuvre qu'il a commencée en eux lors de leur ordination. L'action de l'Esprit leur offre la possibilité d'exercer leur ministère de présidence de l'assemblée eucharistique avec la crainte de Pierre, conscient d'être pécheur (Lc 5,1-11), avec la puissante humilité du serviteur souffrant (cf. Is 42ss), avec le désir « d'être mangé » par les personnes qui leur sont confiées dans l'exercice quotidien du ministère.

60. C'est la célébration elle-même qui éduque le prêtre à ce niveau et à cette qualité de présidence. Il ne s'agit pas, je le répète, d'une adhésion mentale, même si tout notre esprit ainsi que toute notre sensibilité doivent y être engagés. Ainsi, le prêtre se forme en présidant les paroles et les gestes que la liturgie met sur ses lèvres et dans ses mains.

Il n'est pas assis sur un trône [18] car le Seigneur règne avec l'humilité de celui qui sert.

Il ne détourne pas l'attention de la centralité de l'autel, *symbole du Christ, car c'est de son côté transpercé qu'il laissa couler l'eau et le sang, source des sacrements de l'Église* et le *centre de notre louange et de notre action de grâce* [19].

En s'approchant de l'autel pour l'offrande, le prêtre est éduqué à l'humilité et à la contrition par les paroles : « Le cœur humble et contrit, nous te supplions, Seigneur, accueille-nous : que notre sacrifice, en ce jour, trouve grâce devant toi, Seigneur notre Dieu » [20].

Il ne peut pas compter sur lui-même pour le ministère qui lui est confié, car la Liturgie l'invite à prier pour être purifié par le signe de l'eau, lorsqu'il dit : « Lave-moi de mes fautes, Seigneur, et purifie-moi de mon péché » [21].

Les mots que la Liturgie place sur ses lèvres ont des contenus différents qui exigent des tonalités spécifiques. L'importance de ces paroles exige du prêtre un véritable *ars dicendi*. Celles-ci donnent forme à ses sentiments intérieurs, tantôt dans la supplication du Père au nom de l'assemblée, tantôt dans l'exhortation adressée à l'assemblée, tantôt dans l'acclamation d'une seule voix avec toute l'assemblée.

Dans la prière eucharistique – à laquelle participent aussi tous les baptisés, en écoutant avec révérence et en silence, et en intervenant dans les acclamations [22] – celui qui préside a la force, au nom de tout le peuple saint, de rappeler devant le Père l'offrande de son Fils dans la dernière Cène, afin que ce don immense soit rendu nouvellement présent sur l'autel. À cette offrande, il participe par l'offrande de lui-même. Le prêtre ne peut pas raconter la Cène au Père sans y participer lui-même. Il ne peut pas dire : « Prenez, et mangez-en tous : ceci est mon Corps livré pour vous », et ne pas vivre le même désir d'offrir son propre corps, sa propre vie, pour le peuple qui lui est confié. C'est ce qui se passe dans l'exercice de son ministère.

De tout cela et de beaucoup d'autres choses, le prêtre est continuellement formé par l'action de célébrer.

* * *

61. Dans cette lettre, j'ai voulu simplement partager quelques réflexions qui n'épuisent certainement pas l'immense trésor de la célébration des saints mystères. Je demande à tous les évêques, prêtres et diacres, aux formateurs des séminaires, aux enseignants des facultés et des écoles de théologie, à tous les catéchistes d'aider le saint peuple de Dieu à puiser dans ce qui est la première source de la spiritualité chrétienne. Nous sommes appelés à redécouvrir sans cesse la richesse des principes généraux exposés dans les premiers numéros de *Sacrosanctum Concilium*, en saisissant le lien intime entre cette première constitution du Concile et toutes les autres. C'est pourquoi nous ne pouvons pas revenir à cette forme rituelle que les Pères du Concile, *cum Petro et sub Petro*, ont senti la nécessité de réformer, approuvant, sous la conduite de l'Esprit Saint et suivant leur conscience de pasteurs, les principes d'où est née la réforme. Les saints Pontifes Paul VI et Jean Paul II, en approuvant les livres liturgiques réformés *ex decreto Sacrosancti Œcumenici Concilii Vaticani II*, ont garanti la fidélité de la réforme du Concile. C'est pour cette raison que j'ai écrit *Traditionis custodes*, afin que l'Église puisse élever, dans la variété de tant de langues, une seule et même prière capable d'exprimer son unité [23]. Comme je l'ai déjà écrit, j'entends que cette unité soit rétablie dans toute l'Église de rite romain.

62. Je voudrais que cette lettre nous aide à raviver notre émerveillement pour la beauté de la

vérité de la célébration chrétienne, à nous rappeler la nécessité d'une authentique formation liturgique, et à reconnaître l'importance d'un art de célébrer qui soit au service de la vérité du Mystère Pascal et de la participation de tous les baptisés à celui-ci, chacun selon sa vocation.

Toute cette richesse n'est pas loin de nous. Elle est dans nos églises, dans nos fêtes chrétiennes, dans la centralité du Dimanche, Jour du Seigneur, dans la force des sacrements que nous célébrons. La vie chrétienne est un parcours continuel de croissance. Nous sommes appelés à nous laisser former dans la joie et dans la communion.

63. C'est pourquoi, je désire vous laisser une autre indication à suivre sur notre chemin. Je vous invite à redécouvrir le sens de l'année liturgique et du Jour du Seigneur: cela aussi est une consigne du Concile (cf. *Sacrosanctum Concilium*, nn.102-111).

64. À la lumière de ce que nous avons rappelé ci-dessus, nous comprenons que l'année liturgique est l'occasion pour nous de grandir dans notre connaissance du mystère du Christ, en plongeant nos vies dans le mystère de sa Pâque, dans l'attente de son retour dans la gloire. Il s'agit d'une véritable formation permanente. Notre vie n'est pas une série d'événements aléatoires et chaotiques, qui se succèdent les uns aux autres. Il s'agit plutôt d'un itinéraire précis qui, d'une célébration annuelle de Pâques à une autre, nous rend conformes à Lui, dans l'attente que se réalise cette bienheureuse espérance : l'avènement de Jésus Christ, notre Sauveur [24].

65. Au fur et à mesure que s'écoule le temps rendu nouveau par sa Pâque, l'Église célèbre chaque huitième jour, dans le jour du Seigneur, l'événement de notre salut. Le dimanche, avant d'être un précepte, est un don que Dieu fait à son peuple ; et pour cette raison l'Eglise le sauvegarde par un précepte. La célébration dominicale offre à la communauté chrétienne la possibilité d'être formée par l'Eucharistie. De dimanche en dimanche, la parole du Seigneur ressuscité illumine notre existence, en voulant atteindre en nous la fin pour laquelle elle a été envoyée. (Cf. Is 55,10-11) De dimanche en dimanche, la communion au Corps et au Sang du Christ veut faire de notre vie aussi un sacrifice agréable au Père, dans la communion fraternelle du partage, de l'accueil, du service. De dimanche en dimanche, l'énergie du Pain rompu nous soutient dans l'annonce de l'Évangile dans lequel se manifeste l'authenticité de notre célébration

Abandonnons nos polémiques pour écouter ensemble ce que l'Esprit dit à l'Eglise. Sauvegardons notre communion. Continuons à nous émerveiller de la beauté de la liturgie. La Pâque nous a été donnée. Laissons-nous toucher par le désir que le Seigneur continue d'avoir de manger sa Pâque avec nous. Sous le regard de Marie, Mère de l'Eglise.

Donné à Rome, près Saint Jean de Latran, le 29 juin, solennité des saints Pierre et Paul, apôtres, en l'an 2022, la dixième année de mon pontificat.

L’humanité entière tremble,
l’univers entier tremble et le ciel se réjouit,
quand sur l’autel, dans la main du prêtre,
le Christ, le Fils du Dieu vivant, est présent.
Ô hauteur admirable et valeur stupéfiante !
Ô sublime humilité ! Ô humble sublimité !
que le Seigneur de l’univers, Dieu et Fils de Dieu
s’humilie au point de se cacher, pour notre salut,
sous un petit semblant de pain !
Voyez, mes frères, l’humilité de Dieu,
et ouvrez vos cœurs devant Lui ;
humiliez vous aussi, afin d’être élevés par Lui.
Ne retenez donc rien de vous-mêmes,
afin que vous soyez reçus en tout et pour tout
par Celui qui s’offre entièrement à vous.

Saint François d’Assise
Lettre à tout l’Ordre II,26-29

---

[1] Cfr. Leo Magnus, *Sermo LXXIV: De ascensione Domini II,1*: «quod [...] Redemptoris nostri conspicuum fuit, in sacramenta transivit».

[2] *Præfatio paschalis III*, *Missale Romanum* (2008) p. 367: «Qui immolátus iam non móritur, sed semper vivit occísus».

[3] Cfr. *Missale Romanum* (2008) p. 532.

[4] Cfr. Augustinus, *Enarrationes in psalmos. Ps. 138,2*; *Oratio post septimam lectionem*, *Vigilia paschalis*, *Missale Romanum* (2008) p. 359; *Super oblata*, *Pro Ecclesia* (B) *, Missale Romanum*(2008) p. 1076.

[5] Cfr. Augustinus, *In Ioannis Evangelium tractatus XXVI,13.*

[6] Litteræ encyclicæ *Mediator Dei* (20 Novembris 1947) in *AAS* 39 (1947) 532.

[7] *AAS* 56 (1964) 34.

[8] R. Guardini, *Liturgische Bildung* (1923) in *Liturgie und liturgische Bildung* (Mainz 1992) p. 43 ; trad. fr. *La formation liturgique* (Leuven 2017) p.32.

[9] R. Guardini, *Der Kultakt und die gegenwärtge Aufgabe der Liturgischen Bildung* (1964) in *Liturgie und liturgische Bildung* (Mainz 1992) p. 14 ; trad. fr. *La formation liturgique* (Leuven 2017) p.91.

[10] *De Ordinatione Episcopi, Presbyterorum et Diaconorum* (1990) p. 95 ; « Agnosce quod ages, imitare quod tractabis, et vitam tuam mysterio dominicæ crucis conforma ».

[11] Leo Magnus, *Sermo XII: De Passione III, 7*.

[12] Irenæus Lugdunensis, *Adversus hæreses IV,20,7.*

[13] R. Guardini, *Liturgische Bildung* (1923) in *Liturgie und liturgische Bildung* (Mainz 1992) p. 36 ; trad. fr. *La formation liturgique* (Leuven 2017) p.26.

[14] *Cantico delle Creature*, Fonti Francescane, n. 263.

[15] R. Guardini, *Liturgische Bildung* (1923) in *Liturgie und liturgische Bildung* (Mainz 1992) p. 99 ; trad. fr. *La formation liturgique* (Leuven 2017) p.75

[16] Cf. *Institutio Generalis Missalis Romani*, nn. 45; 51; 54-56; 66; 71; 78; 84; 88; 271.

[17] Voir l'Exhortation apostolique *Evangelii gaudium* (24 novembre 2013) nn. 135-144.

[18] Cf. *Institutio Generalis Missalis Romani*, n.310.

[19] *Prex dedicationis* in *Ordo dedicationis ecclesiæ et altaris* (1977) p. 102.

[20] *Missale Romanum* (2008) p. 515: «In spiritu humilitatis et in animo contrito suscipiamur a te, Domine; et sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo hodie, ut placeat tibi, Domine Deus».

[21] *Missale Romanum* (2008) p. 515: «Lava me, Domine, ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me».

[22] Cf. *Institutio Generalis Missalis Romani*, nn.78-79.

[23] Cf. Paulus VI, Constitutio apostolica *Missale Romanum* (3 Aprilis 1969) in *AAS* 61 (1969) 222.

[24] *Missale Romanum* (2008) p. 598 : « … exspectantes beatam spem et adventum Salvatoris nostri Iesu Christi ».

Copyright © Dicastero per la Comunicazione - Libreria Editrice Vaticana